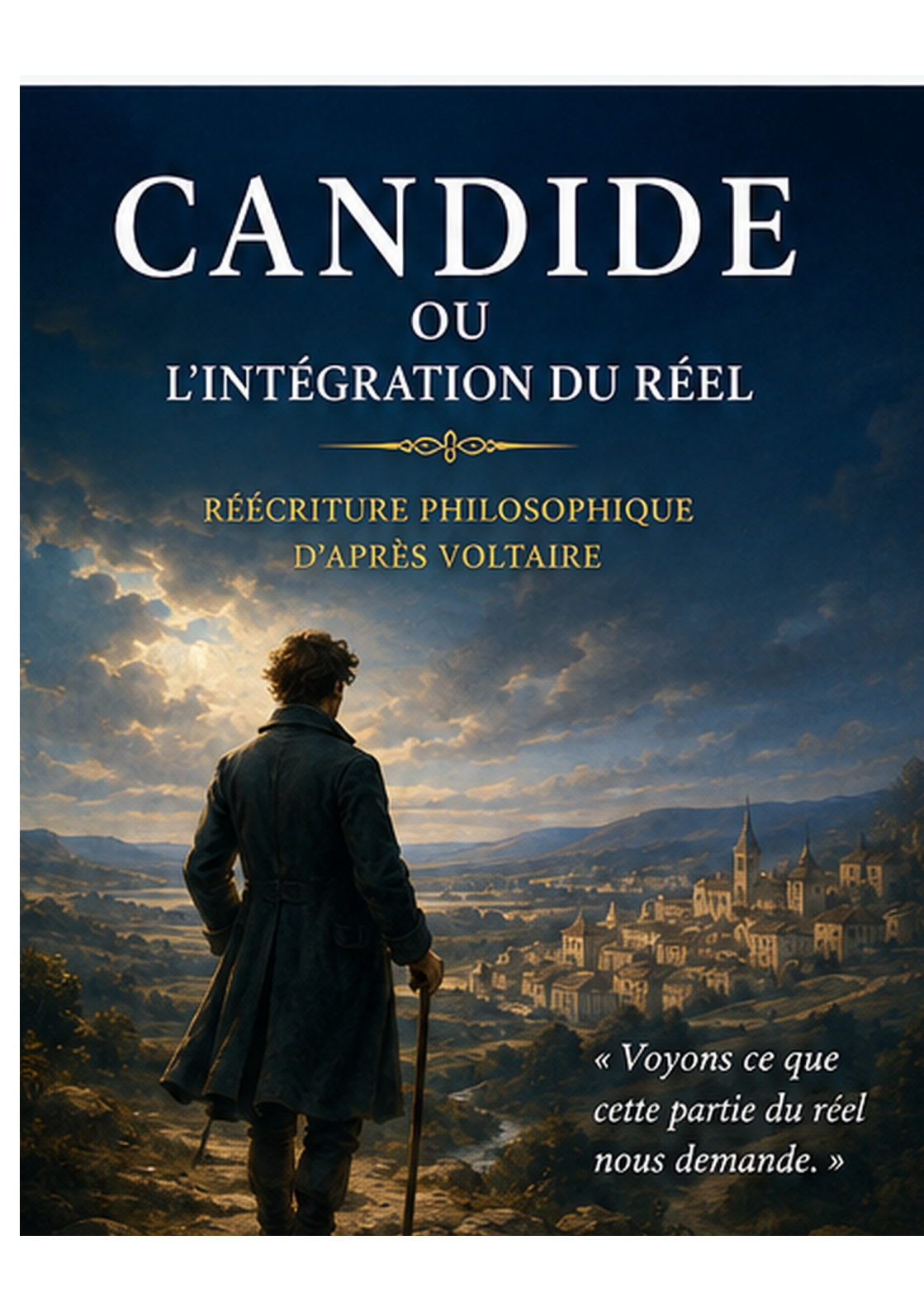


CANDIDE

OU
L'INTÉGRATION DU RÉEL

— — — — —
RÉÉCRITURE PHILOSOPHIQUE
D'APRÈS VOLTAIRE



*« Voyons ce que
cette partie du réel
nous demande. »*

CANDIDE

OU L'INTÉGRATION DU RÉEL

*Réécriture philosophique d'après
Candide ou l'Optimisme de Voltaire*

NOOSOPHIE INTÉGRATIVE

Texte source : Voltaire, Candide ou l'Optimisme (1759), domaine public.
Cette édition constitue une réécriture philosophique contemporaine et non une reproduction du
texte original.

NOTE ÉDITORIALE

Candide ou l'intégration du réel est une réécriture philosophique courte construite à partir de la trajectoire de Candide ou l'Optimisme de Voltaire. Elle ne cherche ni à reproduire le style du texte de 1759, ni à s'y substituer.

Le récit conserve les principaux déplacements de Candide pour examiner une question différente : comment une pensée rencontre-t-elle les contradictions, les coûts et les actes du réel sans les absorber dans une théorie qui sait déjà ce qu'ils doivent signifier ?

Pangloss, Martin, Cacambo, Cunégonde, Jacques, Eldorado et la métairie conservent ainsi leur fonction narrative tout en devenant les étapes d'un passage : d'une explication totale du monde vers une pensée plus située, révisable et capable d'orienter l'action.

Le texte source de Voltaire appartient au domaine public. La présente œuvre est une adaptation contemporaine autonome, destinée à être lue comme une fable philosophique noosophique.

PRÉFACE

Quand une pensée cesse d'expliquer le monde pour commencer à le rencontrer

Candide commence dans un monde où la cohérence semble déjà donnée. Pangloss possède une réponse avant même que les événements n'arrivent : tout participe nécessairement au meilleur. Cette certitude protège Candide d'une difficulté essentielle, celle de distinguer ce qui est arrivé de ce qui mérite d'être tenu pour bon.

Le voyage détruit progressivement cette facilité. La guerre, Lisbonne, la violence faite à Cunégonde, l'esclavage et la misère ne se laissent pas réduire sans reste à une démonstration. Mais l'effondrement de l'optimisme n'offre pas encore une pensée plus juste : Martin montre qu'un pessimisme absolu peut enfermer le réel avec la même rigidité.

Cette réécriture suit donc moins la découverte d'une doctrine que l'apprentissage d'une méthode de présence. Cacambo observe avant de conclure. Le paysan agit sans prétendre expliquer l'univers. Et Candide finit par chercher non plus une formule capable de justifier tout ce qui fut, mais une pensée assez exacte pour guider ce qu'il peut encore faire.

Le jardin n'efface pas le mal rencontré. Il marque le passage d'une totalité spéculative à une responsabilité située : cette partie du réel est devant nous ; voyons ce qu'elle exige.

SOMMAIRE

Note éditoriale	1
Préface	2
I — Le système rencontre le réel	4
II — Le coût de l'acte	7
III — Eldorado et le mal invisible	9
IV — Les clôtures de la pensée	11
V — Cultiver le réel	13

I — LE SYSTÈME RENCONTRE LE RÉEL

De Pangloss à Lisbonne

Candide vivait dans le château du baron de Thunder-ten-tronckh, où tout avait été organisé pour que rien ne vienne troubler la cohérence du monde.

Le baron était puissant parce qu'il possédait une grande porte. La baronne était considérée parce qu'elle occupait beaucoup d'espace à table. Leur fille Cunégonde était belle, et cette beauté suffisait à Candide pour croire que l'univers avait une direction.

Dans ce château enseignait maître Pangloss, philosophe officiel de la maison.

Pangloss démontrait que rien n'existait sans raison et que toute raison conduisait nécessairement au meilleur résultat possible.

— Les nez, disait-il, ont été faits pour porter des lunettes. Nous avons des lunettes. Les jambes ont été faites pour porter des chausses. Nous avons des chausses. Le château a été construit pour que nous y habitions, et puisque nous y habitons, c'est qu'il est le meilleur château possible.

Candide écoutait avec admiration.

Son affirmation première était simple :

Tout ce qui arrive participe nécessairement au meilleur des mondes.

Cette pensée lui apportait une tranquillité parfaite, car elle lui évitait d'avoir à distinguer ce qui était bon de ce qui était seulement arrivé.

Un jour, Candide rencontra Cunégonde derrière un paravent. Ils se regardèrent, s'approchèrent et expérimentèrent maladroitement quelques phénomènes que Pangloss avait autrefois décrits à une servante.

Le baron les surprit.

Candide fut expulsé du château à grands coups de pied.

Il découvrit alors que le meilleur des mondes possibles pouvait contenir une route glacée, un ventre vide et des hommes suffisamment aimables pour lui offrir à manger avant de l'enrôler de force dans leur armée.

On lui apprit à tourner à droite, à tourner à gauche, à tirer et à recevoir des coups. Lorsqu'il voulut simplement marcher ailleurs, on lui expliqua que sa liberté consistait à choisir entre être fusillé ou battu.

Candide commença à sentir une contradiction.

Si tout était organisé pour le mieux, pourquoi fallait-il employer tant de violence pour maintenir cet ordre ?

Mais il n'abandonna pas Pangloss.

Il pensa :

— Je ne comprends pas encore la nécessité de ce qui m'arrive. Cela ne signifie pas qu'elle n'existe pas.

La guerre éclata.

Candide traversa des villages incendiés. Il vit des hommes éventrés pour la gloire d'un prince, des femmes massacrées au nom d'un autre, et des prêtres bénir les deux armées.

Chaque camp disait défendre la justice.

Chaque camp produisait des cadavres.

La contradiction devint plus forte :

Comment le meilleur peut-il avoir besoin que chacun appelle bien ce qui détruit l'autre ?

Candide s'enfuit.

Il arriva en Hollande, où l'on parlait beaucoup de charité. Un homme qui venait de prononcer un long discours sur la bonté lui refusa du pain parce que Candide ne partageait pas exactement ses opinions théologiques.

Un autre homme, nommé Jacques, qui ne prononçait aucun discours, lui donna à manger, le logea et lui trouva du travail.

Candide découvrit ainsi une première fissure dans l'enseignement de Pangloss :

La valeur déclarée et l'acte réel ne sont pas toujours la même chose.

Il retrouva bientôt Pangloss, couvert de plaies et presque méconnaissable.

Pangloss lui apprit que le château avait été détruit, que le baron et la baronne avaient été tués, et que Cunégonde était morte après avoir subi les violences des soldats.

Candide pleura.

Pangloss continua pourtant à démontrer que tout cela était une conséquence nécessaire d'événements antérieurs, lesquels provenaient eux-mêmes de causes nécessaires.

— *Sans ces causes, dit-il, tu ne serais pas ici à m'écouter.*

Candide remarqua que Pangloss expliquait parfaitement pourquoi les malheurs étaient arrivés, mais qu'aucune de ses explications ne diminuait la souffrance, ne réparait les morts ni ne guidait l'acte suivant.

Pour la première fois, il se demanda si une pensée pouvait être cohérente tout en étant incapable d'habiter le réel.

Jacques emmena Candide et Pangloss vers Lisbonne.

Une tempête éclata. Jacques tenta de sauver un marin qui venait de le frapper. Il tomba à la mer. Le marin ne le secourut pas.

Pangloss expliqua que la baie de Lisbonne avait probablement été formée pour que Jacques s'y noie.

Candide regarda l'eau se refermer sur l'homme qui avait agi avec bonté.

Il ne répondit rien.

À Lisbonne, la terre trembla. Les maisons s'effondrèrent. Des milliers de personnes moururent.

Les autorités, cherchant une cause à cette catastrophe, conclurent qu'il fallait brûler quelques êtres humains afin d'empêcher la terre de trembler de nouveau.

Pangloss fut pendu pour avoir parlé.

Candide fut fouetté pour avoir écouté.

Au moment où les coups tombaient, la terre trembla encore.

Candide comprit alors qu'une explication peut être défendue avec une telle rigidité qu'elle devient plus importante que les faits qui la contredisent.

II — LE COÛT DE L'ACTE

Cunégonde, la vieille et Cacambo

Une vieille femme le recueillit et le conduisit auprès de Cunégonde.

Elle n'était pas morte.

Elle avait survécu, mais au prix de violences, de ventes et de dépendances successives. Deux hommes puissants se partageaient maintenant sa possession selon les jours de la semaine.

Candide fut rempli de joie en la retrouvant, puis d'horreur en entendant son histoire.

Il voulut la sauver.

Lorsque ses deux propriétaires apparurent, Candide les tua.

Il contempla les corps.

Il avait voulu protéger Cunégonde. Il était devenu meurtrier.

Le nœud de tension ne se situait plus entre innocence et méchanceté.

Il se trouvait entre plusieurs vérités difficiles :

protéger peut conduire à détruire ;

refuser la violence peut abandonner une victime ;

agir dans l'urgence peut produire un coût irréversible ;

une intention juste ne rend pas automatiquement l'acte juste.

Candide, Cunégonde et la vieille femme prirent la fuite.

Durant le voyage, la vieille raconta sa vie. Elle était née fille d'un pape et d'une princesse. Elle avait connu les palais, les enlèvements, la guerre, l'esclavage, la faim et la mutilation.

Elle avait vu des hommes s'accrocher à la vie alors même qu'ils prétendaient la haïr.

— Nous racontons volontiers nos souffrances, dit-elle, mais nous regardons rarement ce qu'elles nous ont fait devenir.

Candide écouta.

Il commençait à comprendre qu'une expérience ne produit pas automatiquement de la sagesse. On peut souffrir et rester cruel. On peut être instruit par le réel et refuser pourtant ce qu'il enseigne.

Arrivé en Amérique, Candide dut de nouveau fuir. Il rencontra Cacambo, un homme qui ne possédait pas de système général mais savait observer une situation, parler plusieurs langues et trouver le prochain geste possible.

Cacambo ne demandait pas d'abord :

— Pourquoi l'univers a-t-il voulu cela ?

Il demandait :

— Où sommes-nous ? Qui nous poursuit ? Que pouvons-nous faire maintenant ?

Candide découvrit une intelligence différente de celle de Pangloss.

Pangloss transformait chaque événement en confirmation de sa théorie.

Cacambo transformait chaque situation en carte provisoire pour agir.

III — ELDORADO ET LE MAL INVISIBLE

Richesse, esclavage et renversement de l'optimisme

Les deux hommes atteignirent finalement l'Eldorado.

Dans ce pays, personne ne manquait de nourriture. L'or et les pierres précieuses étaient abandonnés aux enfants. Il n'existait ni tribunal, ni prison, ni conflit religieux. Les habitants n'avaient pas besoin de prier pour demander, car ils considéraient qu'ils avaient déjà beaucoup reçu.

Candide crut avoir trouvé la preuve que le meilleur des mondes existait réellement.

Mais il ne voulut pas y rester.

Il pensa à Cunégonde.

Il imagina aussi la puissance que lui donneraient, dans le reste du monde, les richesses qui n'avaient aucune valeur en Eldorado.

Il demanda à partir avec des moutons chargés d'or.

Le roi lui expliqua qu'il était étrange de quitter volontairement un lieu paisible, mais qu'aucun bonheur ne méritait d'être maintenu par la contrainte.

Candide partit.

Sur la route, il perdit presque tous ses moutons et une grande partie de son trésor.

Il comprit que ce qui n'avait aucune valeur dans un monde suffisamment organisé devenait un objet de convoitise et de violence dans un monde dominé par le manque.

Il rencontra ensuite un esclave mutilé qui travaillait dans une plantation.

— *C'est à ce prix, lui dit l'homme, que vous mangez du sucre en Europe.*

Candide resta silencieux.

Cette fois, il ne pouvait plus considérer le malheur comme un événement isolé.

Le plaisir de certains reposait sur une souffrance rendue invisible.

Le coût réel d'un objet n'était pas contenu dans son prix.

Candide s'écria qu'il abandonnait définitivement l'optimisme de Pangloss.

Mais renoncer à une pensée ne suffit pas à en produire une meilleure.

Il choisit pour compagnon Martin, un homme convaincu que le monde était principalement mauvais.

Pangloss avait intégré tous les faits dans une théorie du bien.

Martin intégrait tous les faits dans une théorie du mal.

Lorsque quelqu'un accomplissait une bonne action, Martin y cherchait un intérêt caché. Lorsque quelqu'un agissait mal, il y voyait la confirmation de sa doctrine.

Candide comprit peu à peu que l'optimisme absolu et le pessimisme absolu possédaient une structure commune :

tous deux savaient d'avance ce que le réel devait signifier.

Ils ne rencontraient pas le monde.

Ils l'absorbaient.

IV — LES CLÔTURES DE LA PENSÉE

Paris, Venise, Pococuranté et les retrouvailles

À Paris, Candide découvrit des hommes qui jugeaient les livres qu'ils n'avaient pas lus, des auteurs qui méprisaient le public dont ils désiraient l'admiration, des religieux qui recherchaient le pouvoir et des mondains qui affirmaient ne croire en rien tout en croyant profondément à leur propre importance.

À Venise, il chercha l'homme le plus heureux.

On lui présenta le sénateur Pococuranté, qui possédait des tableaux, de la musique, des livres et des jardins magnifiques.

Pococuranté méprisait tout.

Candide crut d'abord que cet homme était supérieur, puisqu'aucune œuvre ne semblait pouvoir le séduire.

Martin lui répondit :

— Mépriser tout ce que l'on possède n'est peut-être pas une liberté. C'est peut-être une incapacité à recevoir.

Candide reconnut alors une nouvelle forme de pauvreté : celle qui transforme le discernement en refus permanent d'être touché.

Il retrouva finalement Pangloss, qui avait survécu à la pendaison, ainsi que le frère de Cunégonde, qui avait survécu au massacre du château.

Le frère de Cunégonde refusa toujours que sa sœur épouse Candide, parce que Candide n'était pas d'une noblesse suffisante.

Candide remarqua que cet homme avait perdu son château, sa famille, son pouvoir et presque la vie, mais qu'il n'avait pas perdu la hiérarchie qui organisait sa pensée.

Le réel avait tout détruit autour de lui sans parvenir à transformer ce qu'il considérait comme évident.

Candide finit pourtant par retrouver Cunégonde.

Elle avait changé. Les souffrances, le temps et le travail avaient effacé la beauté dont Candide avait fait le centre de son avenir.

Il fut d'abord tenté de regretter la jeune fille qu'il avait aimée.

Puis il comprit qu'il n'avait jamais réellement connu Cunégonde. Il avait poursuivi une image qui avait servi d'attracteur à toute son existence.

Il l'épousa néanmoins, moins par enthousiasme que pour ne pas renier la promesse autour de laquelle il avait organisé ses voyages.

Tous s'installèrent dans une petite métairie : Candide, Cunégonde, Pangloss, Martin, Cacambo et la vieille.

Ils avaient survécu au monde, mais ils n'étaient pas heureux.

Pangloss continuait à expliquer.

Martin continuait à nier.

Cunégonde se plaignait.

Cacambo se fatiguait.

La vieille devenait irritable.

Candide cherchait encore la phrase qui donnerait un sens définitif à tout ce qu'il avait vécu.

V — CULTIVER LE RÉEL

Du paysan à la condensation finale

Ils consultèrent un sage réputé, qui leur ferma la porte en disant qu'il ne savait pas pourquoi le monde avait été créé et que les humains se rendaient souvent malheureux en exigeant une réponse totale à une question qu'ils ne pouvaient pas habiter.

Sur le chemin du retour, ils rencontrèrent un paysan.

L'homme cultivait une petite terre avec ses enfants. Il ignorait les intrigues de la cour, les disputes des philosophes et le destin des empires.

Il leur offrit des fruits, du pain et une boisson fraîche.

— *Vous devez posséder un vaste domaine, dit Candide.*

— Seulement quelques arpents, répondit le paysan. Nous les travaillons. Le travail éloigne de nous trois grands maux : l'ennui, le vice et le besoin.

Candide ne reçut pas cette parole comme une nouvelle doctrine universelle.

Il regarda seulement les mains du paysan, les fruits posés sur la table et les enfants qui connaissaient chacun leur tâche.

Il comprit enfin que le monde ne lui livrerait peut-être aucune formule capable de justifier rétrospectivement toutes les souffrances.

Il comprit aussi que l'absence d'une explication totale ne condamnait pas l'être humain à l'impuissance.

Pangloss déclara :

— Tous les événements étaient nécessaires pour que nous arrivions dans cette métairie. Si tu n'avais pas été chassé du château, enrôlé, battu, poursuivi, dépouillé et séparé de Cunégonde, tu ne mangerais pas maintenant ces fruits confits.

Candide répondit :

— *Cela est bien dit. Mais ta phrase ne transforme encore rien.*

Il regarda autour de lui.

La terre était mal entretenue. Les tâches étaient mal réparties. Chacun parlait davantage qu'il n'agissait.

Candide ne chercha plus une pensée qui expliquerait tout.

Il chercha une pensée suffisamment juste pour orienter le prochain acte.

Son affirmation première avait été :

Tout est nécessairement pour le mieux.

La contradiction lui avait montré :

Le réel contient des souffrances qu'aucune formule ne doit effacer.

Le pessimisme lui avait proposé une autre clôture :

Tout est mauvais et toute bonté est illusion.

Mais cette pensée niait Jacques, Cacambo, la vieille, le paysan et les actes qui avaient réellement protégé, nourri ou sauvé quelqu'un.

Le nœud de tension devint enfin visible :

Comment agir sans prétendre que le monde est déjà bon, et sans conclure qu'aucun bien n'est possible ?

Candide entra longtemps dans cette contradiction.

Puis une condensation apparut :

Nous ne sommes pas responsables de rendre le monde parfaitement cohérent, mais de ne pas ajouter inutilement au mal que nous pouvons reconnaître et de cultiver les formes de bien qui dépendent réellement de nos actes.

Il répartit les tâches.

Cunégonde apprit à faire du pain.

La vieille s'occupa du linge.

Cacambo organisa les échanges.

Martin travailla sans cesser de douter, mais son doute devint parfois utile lorsqu'il empêchait une décision naïve.

Pangloss continua à raisonner, mais on lui demanda désormais de travailler en même temps qu'il parlait.

Candide, chaque fois qu'une grande théorie menaçait de remplacer l'acte, revenait à la terre devant lui.

Il ne disait plus que tout allait bien.

Il ne disait plus que tout allait mal.

Il disait :

— Cette partie du réel nous est confiée. Voyons ce qu'elle exige.

Et ils cultivèrent leur jardin.

CANDIDE OU L'INTÉGRATION DU RÉEL

Candide a cru que tout participait nécessairement au meilleur des mondes. Puis il a rencontré la guerre, la catastrophe, la violence, la richesse, la pauvreté et les contradictions des hommes.

Cette réécriture philosophique condense le voyage de Voltaire autour d'une autre question : comment une pensée peut-elle rencontrer le réel sans l'effacer, ni s'y résigner ?

Pangloss explique tout. Martin soupçonne tout. Cacambo observe et agit. Entre l'optimisme absolu et le pessimisme absolu, Candide cherche une pensée assez juste pour orienter le prochain acte.

Le jardin devient alors moins une retraite qu'une exigence : reconnaître ce qui ne dépend pas de nous, discerner ce qui en dépend encore, et cultiver les formes de bien dont nous pouvons réellement répondre.

« Cette partie du réel nous est confiée. Voyons ce qu'elle exige. »